|  |  |
| --- | --- |
| *Atmosphère sanatoriale*  1. Hippocrate écrivait déjà dans son traité « Airs, eaux, lieux » qu’il fallait considérer les saisons, connaître la qualité des eaux, des vents, étudier les divers états du sol et le genre de vie des habitants pour exercer la médecine. Pourtant, ce n’est qu’au moment de la révolution industrielle, dans le cadre de la lutte contre l’épidémie de tuberculose qui s’abattit alors sur la classe ouvrière, que fut admis l’effet de l’environnement sur la santé en Europe. Au début du XXe siècle, cette prise de conscience a donné naissance à de nouveaux lieux, conçus pour offrir un environnement sain : les sanatoriums. 2. Les sanatoriums contre la tuberculose sont des bâtiments construits dans le but de favoriser la cure du malade : air, soleil, repos et nourriture abondante. Intérieur tout entier tourné vers l’extérieur, la galerie de cure permettait au malade, allongé sur des chaises longues, d’être le plus possible au grand air. 3. L’air est un mélange de gaz constituant l’atmosphère terrestre. Incolore, invisible et inodore il circule autour de la terre en transportant et redistribuant, avec la chaleur transmise par les continents et l’humidité produite par les océans, toutes les particules suffisamment légères pour être emportées avec lui. 4. Il est entendu que nos corps réagissent à ce qui les entoure. Mais l’air que l’on imagine nous entourant, nous le respirons également. Nous sommes habités par lui autant que nous l’habitons. Et nous le partageons non seulement avec ce qui est le plus proche mais aussi avec ce qui est le plus lointain. 5. Plutôt que le lieu immuable favorisant la suspension du temps durant l’interminable cure, le sanatorium est envisagé ici comme un accélérateur de mouvement, un échangeur de particules. L’exposition *Atmosphère sanatoriale* est envisagée elle-même comme un dispositif d’échanges et de conversions. 6. La découverte de l’effet de la pénicilline sur les infections bactériennes a révolutionné le traitement de la tuberculose. Après la seconde guerre, la prise d’anti-biotiques se substitue aux cures d’air. Les sanatoriums ont dû s’adapter. Mais leur destin diffère sensiblement selon qu’ils se trouvent d’un côté ou de l’autre du rideau de fer. À l’Est, le mot sanatorium restera attaché à la manière dont l’environnement participe de la santé, alors qu’à l’Ouest il restera attaché à la gravité morbide de la tuberculose. Les premiers deviendront des stations thermales, les seconds des hôpitaux ou seront abandonnés. 7. Que devient une architecture fonctionnaliste conçue dans un but précis lorsque cette fonction disparaît ? Un geste architectural ? Que devient un fauteuil conçu spécialement pour aider les patients tuberculeux à respirer ? Un objet design, « à la fois monumental et aérien, le plus beau fauteuil dessiné par » l’architecte ? Comment fait-on pour conserver les choses qui ont perdu leur valeur ? Leur en attribue-t-on une autre ? 8. Asthmatique, enfant, un rien me faisait suffoquer. *Rien* se justifie de ce que la cause n’était pas perceptible pour moi. C’était alors l’effet de l’oppression qui était guetté, puis perçu, comme annonciateur de l’étouffement qui risquait toujours d’advenir, me faisant déjà perdre haleine. 9. Aussi, un nouveau lieu à occuper, même pour quelques heures, était-il autant éprouvé que perçu. On ne pouvait le voir, ni l’entendre ou le sentir, il fallait s’y trouver pour quelques temps, et observer l’effet produit, c’est-à-dire s’observer. Parfois, l’étouffement me prenait rapidement, avec l’évidence de la découverte de l’ennemi, parfois, il ne s’imposait que dans la durée, sans que jamais je ne sois certain de la cause, du lieu qui posait problème, ni s’il allait, comme par magie, disparaître. 10. Étrangement, les cathédrales eurent souvent l’effet de me faire respirer. L’aspiration vers le haut de leur architecture s’est confondue avec l’inspiration qui était si importante pour moi. A nouveau il s’agissait d’éprouver plus que de percevoir. 11. Entrer au sanatorium est, pour moi, ce que l’entrée au couvent peut être pour le novice : une coupure telle que le monde d’avant n’a plus rien de commun avec le monde d’après. Est-ce un hasard que je sois si bouleversé par le film *À bout de souffle* ? N’est-ce que l’expression qui parle ? 12. Au moyen de documents, d’archives, de photographies, de vidéo, d’objets, l’exposition *Atmosphère sanatoriale* propose une mise en œuvre de ces déplacements : le sanatorium, son image tramée, et sa chute causée par le *Penicillium notatum*. 13. Prise comme une question atmosphérique, on y circule comme un nuage, porté par les différences de densité des masses d’air. L’atmosphère peut être pesante ou légère, nous l’espérons stimulante. | *Sanatorium Atmosphere* Hippocrates wrote already in his treatise “On Airs, Waters, and Places” that one must consider the seasons, know the quality of the water and the wind, study the different conditions of the soil and the habitants’ way of life to practise medicine. Yet, it is not until the industrial revolution, in the context of the fight against the epidemic of tuberculosis that descended upon the working class, that the impact of the environment on health was considered in Europe. At the beginning of the 20th century, this realisation gave birth to new places designed to offer a healthy environment: sanatoriums.  Tuberculosis sanatoriums are buildings built to stimulate the patient’s cure with air, sun, rest and ample food. An inside fully turned towards the outside, the cure gallery allowed the sick, laid down on deck chairs, to be as much as possible in the open air.  The air is a mix of gases which constitutes the atmosphere of the earth. Colourless, invisible and odourless, it circulates around the earth carrying and redistributing, with the heat coming from the continents and the humidity produced by the oceans, all particles sufficiently light to be transported with it.  It is known that our bodies react to their surroundings. But the air that we imagine surrounding us, we also breathe it. We are inhabited by it as much as we inhabit it. And we share it not only with the things closest to us but also with the things most far away.  More than an unchangeable place supporting the suspension of time during the never-ending cure, a sanatorium is considered here as an accelerator of movement, an exchanger of particles. The exhibition *Sanatorium Atmosphere* is itself considered as an exchange and conversion device.  The discovery of the effect of penicillin on bacterial infections revolutionised the treatment of tuberculosis. After the Second World War, the anti-biotics replaced the air cures. The sanatoriums had to adapt. But their destiny differs distinctly according to their position in regard to the iron curtain. In the East, the word “sanatorium” kept its connection to the way the environment contributes to health while in the West it still connects to the morbid seriousness of tuberculosis. The first became spa resorts, the other hospitals or were abandoned.  What becomes of functionalist architecture designed for a specific purpose when this purpose disappears? An architectural gesture? What becomes of an armchair designed especially for tuberculosis patients to help them breathe? A design object, “at the same time monumental and ethereal, the most beautiful armchair designed” by the architect? How do we preserve the things that have lost their value? Do we assign them another?  As an asthmatic child, a mere nothing made me suffocate. *Nothing* as it was not perceptible, for me anyway. It was then the feeling of suffocation that was waited for and then perceived, like a forewarning of the choking that always threatened to happen, that made me already lose my breath.  So, a new place to occupy, even for a few hours, was as much felt than perceived. It was not possible to see, hear or smell it, you had to be in it for some time and observe its effect, i.e. observe yourself. Sometimes the choking came rapidly, with the evidence of the enemy’s presence, sometimes it imposed itself only over time, without me ever being certain of the cause or the place that caused it, nor if it was going to disappear as if by magic.  Strangely, cathedrals have often had the effect of making me breathe. The aspiration towards the height of their architecture became mixed up with the inspiration that was so important to me. Once again it was more about feeling than perceiving.  For me, entering a sanatorium is what entering a monastery can be for a novice: a break such that the world from before has nothing in common with the world that comes after. Is it a coincidence that I am that moved by the film *Breathless*? Is it only the word that speaks?  With documents, archives, photographs, videos and objects, the exhibition *Sanatorium Atmosphere* offers an implementation of these transfers: a sanatorium, its intertwined image and its fall caused by *Penicillium notatum*.  Taken atmospherically, we circulate there like a cloud, carried by the differences in density of the air masses. The atmosphere can be heavy or light but hopefully stimulating. |